

Conséquences du coup de vent du 4 décembre 1770 à l'île Bourbon

Le 20 décembre 1770 - Desroches au ministre

Un document des Archives Nationales. A.N. Col C/4/26, f°351.

=====

Coup de vent du 4 déc. 1770

N°157.

A l'Isle de Bourbon, le 20 décembre 1770

Monseigneur,

Le 4 décembre, nous avons essuyé un coup de vent que l'on a presque appelé un ouragan, que moi je vous avouerai que je n'ai point passé d'hiver à la côte de Bretagne, sans essayer dix coups de vent au-moins aussi forts que celui-ci.

Il est vrai que les phénomènes de la mer deviennent beaucoup plus effrayants dans des îles situées à une très grande distance du continent, clouées pour ainsi dire dans l'océan, et qui ne sont environnées de rien qui puisse briser l'effort de la lame qui pénètre avec toute sa violence jusque dans l'intérieur des ports, et des vaisseaux chargés en de pareilles circonstances ne peuvent manquer de périr misérablement.

Ces coups de vent sont également funestes, et leurs effets sont plus sûrs sur la terre, parce que le sol est presque partout léger, qu'il a fort peu de profondeur, et que les arbres et les arbrisseaux ne peuvent y pousser de profondes racines ; aussi les récoltes souffrent-elles toujours de ces accidents.

Dans cette occasion, le plus grand mal s'est fait sentir à St Paul, et l'on craint que la subsistance des Noirs ne soit courte l'année prochaine, parce qu'il y a eu beaucoup de maïs arrachés ; ce serait un grand malheur, d'autant que ce quartier seul en fournit presque autant que tout le reste de l'île. Les cafés ont aussi soufferts en plusieurs endroits.

Il y avait alors dans la rade de St Denis (ce qu'on n'y avait jamais vu, je crois) huit bâtiments tant grands que petits ; ils ont tous été obligés d'appareiller successivement, mais il y a eu beaucoup de désordre, cependant sans aucun accident.

La raison en est, Monseigneur, que l'on n'avait jamais imaginé dans cette île d'établir des signaux pour avertir les vaisseaux, des différents partis qu'ils ont à prendre suivant les circonstances du temps, que l'on remarque bien mieux à terre que sur les vaisseaux mêmes.

Comme le coup de vent s'est annoncé d'assez loin, j'ai suppléé, autant que je l'ai pu, à ce défaut, en envoyant à l'avance des ordres à tous les capitaines. Cela n'a pas empêché que plusieurs n'aient resté à terre, mais j'y ai remédié pour l'avenir, en établissant des signaux pour toutes les rades de l'île de Bourbon, et j'y ai ajouté un ordre exprès à tous les capitaines, officiers et gens de l'équipage, de se rendre à bord au premier avertissement.

Voici les noms des bâtiments qui y étaient : *l'Indien* en partance pour l'Europe ; *le Penthievre* allant faire un chargement à St Paul ; *le Grand Bourbon* destiné à aller prendre du blé à la Rivière d'Abord ; *l'Alliance* vaisseau particulier en partance pour les îles de l'Amérique ; *le Desforges* frété pour le Roi pour aller chercher du blé à la Rivière d'Abord.

Le dogre *la Mouche*, la goélette *la Curieuse* revenues depuis quelques temps de Madagascar avec des cargaisons de Noirs ; et une petite goélette appartenant au Roi, et attachée au service particulier de cette île.

Outre cela le vaisseau particulier *le Gérion* était mouillé à Ste Marie, en attendant l'occasion d'aller faire un chargement de café à St Benoît. Il y a apparence qu'ils en seront quittes pour quelques chaloupes ou canots perdus, faute d'avoir manœuvré à temps, et qu'ils reviendront ici en bon état d'ailleurs, après avoir battu la mer pendant quelques jours.

Je suis avec un très profond respect

Monseigneur,
Votre très humble et très obéissant serviteur.
Le Ch. Desroches

* * *